

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 83, automne 2005

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 91–93.

La mémoire sélective du texte court

Sylvie Massicotte, *On ne regarde pas les gens comme ça*, Québec, L'instant même, 2004, 114 p., 14,95 \$.

Une nouvelle raconte rarement l'histoire complète d'une vie. Sa coupe dans le cours des choses du monde ne va pas dans le sens de la largeur. Quand elle le fait, c'est en glanant et grappillant, l'air de s'arrêter par hasard (mais c'est une illusion), au fil de son action concentrée, sur un détail du passé extérieur et insignifiant, comme on va badinant et délesté avec le sentiment que le reste de son existence n'a plus d'importance narrative... Ce passé hors cadre qui s'infiltré sournoisement dans le temps court de la nouvelle donne au recueil de Sylvie Massicotte, *On ne regarde pas les gens comme ça*, toute sa charge poétique. Dans le langage commun, on appelle cela un retour en arrière, dans celui plus technique de la narratologie, une analepse complète, c'est-à-dire l'ajout par le narrateur d'une information significative provenant, selon l'ordre chronologique des événements, du temps antérieur à l'histoire racontée, ce temps qu'habituellement la nouvelle ignore. « Je me demande d'ailleurs ce qu'est le reste de ma vie... Qu'y a-t-il d'autre que des musiques parsemées de silence ? » (p. 29), se demande, dans la même foulée, la narratrice de « Vol matinal », presque à la fin du texte. Cette interrogation, en mon sens qui n'est qu'une hypothèse de lecture, est, entre autres choses, métanarrative, elle questionne, mine de rien, la forme et la limite du genre. Que tait la nouvelle dans sa brièveté et dans le cadre restreint et restrictif de la fenêtre qu'elle ouvre sur la ligne du temps ? Tout le reste, bien sûr, hormis les bribes qu'elle nous dévoile avec parcimonie. Réveillée par un appel de sa vieille tante, métaphore du passé surgissant, la narratrice n'aura rien de mieux à répondre à celle qui s'inquiète de l'avoir sorti du sommeil qu'elle rêvait qu'elle volait, comme si

cela, le rêve, n'était pas justement le sommeil mais un ailleurs où revenir après avoir gagné du sens pendant l'éveil (du texte). Mais cette réponse qui conclut la nouvelle est aussi littéralement un repli sur son début, sur le rêve interrompu par la sonnerie du téléphone. L'espace-temps de la nouvelle, ce temps réduit, se souvient, chez Massicotte, de ses bordures, même si le temps long d'une vie sans reste, incarné ici par la tante, empiète sur son intrigue.

Ainsi, à une histoire brève et clôturée, voire banale et quotidienne, comme aller se faire teindre les cheveux chez la coloriste, se superpose la marque signifiante du passé. Les nouvelles de Massicotte fonctionnent comme des paraboles où les histoires deviennent le théâtre rétroactif et figuratif de la vie non retenue par la trame principale du texte. Par exemple, dans « La coloriste », le client divorcé se questionne, selon un schème allégorique, à savoir « si ses relations amoureuses durent plus que le temps d'une coloration » (p. 15). Dans « Voici avril » : « On ne se demande plus si on aura des enfants. C'est entendu, comme pour l'auto que tu gardes, le métro que je prends, le mercredi. » (p. 61) Ou encore, dans une autre nouvelle, où l'on quitte une auberge – ou, par métonymie, sa belle aubergiste — comme on quitte, le cœur en lambeaux, la maison familiale ou sa mère. La vie est donc souvent réglée et menée par des impératifs qui dépassent les sujets, dont certains sont explicites mais superficiels : comme les lieux communs voulant qu'on court, aujourd'hui, après son temps (dans « L'heure du thé » ou bien dans « Voici avril » qui se décline selon la suite prosaïque métro-boulot-dodo), qu'on ne manque de rien, matériellement, mais de tout, affectivement (« Satellite autour d'un grand lit »); et dont d'autres, les corollaires des précédents, sont implicites et plus enfouis ou, plus exactement, névrotiques (« Noir sous le soleil »). Bien sûr, ce sont ces derniers impératifs qui attendent pour ressurgir, donner un sens aux menues actions et faire voir toute l'étendue du manque. À tel point qu'ils font dévier la langue. Lorsque la coloriste, par exemple, dit à son client que ce « sera encore mieux que la dernière fois, vous verrez » (p. 12), il faut lire – outre l'allusion

érotique à peine voilée – « vous verrez mieux », par déplacement de l'ordre grammatical. Puisque la chute de la nouvelle représente le client en train de se faire rincer et masser les cheveux par la coloriste dont il aperçoit de très près la peau de son bras, ses poils, ses grains de beauté. Et que cela, par association, lui rappelle le temps de son enfance à la sortie du bain, surtout lorsqu'elle lui noue une serviette autour de la tête et qu'elle disparaît aussitôt. Du même coup, on assiste à la clé d'une poétique nouvelle, où le temps réduit s'apparente à une vision grossissante d'un détail insignifiant de prime abord, et qui, par comparaison, ouvre une brèche sur un passé chargé d'émotions, de pathos, une force suggestive que canalise tout le non-dit du texte court ou l'ensemble du reste silencieux.

Nicolas Tremblay

Librairie du Québec à Paris

10<sup>1995
2005</sup> ANS !

36, rue Gay-Lussac
75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

www.libriszone.com/lib/indexquebec.htm